

Discours d'hommage à la mémoire d'Antoine Duquesne

Mardi 9.11.2010

Complexe sportif St-François

Rue Victor Libert

Marche en Famenne

Seul le prononcé fait foi

Ma chère Anne,

Mon cher Renaud,

Mes chers Amis,

Le sort frappe durement notre famille politique. Aujourd'hui, à peine deux mois après Daniel, Antoine nous quitte.

Le destin abominable qui l'avait frappé il y a un peu plus de 4 ans a mis un terme au long combat inégal et cruel qu'il a mené pour sortir de cette interminable nuit sans horizon et sans perspective dont nous connaissions hélas toutes et tous, l'issue.

Le destin l'a libéré de cette camisole de douleur qui avait pris en otage son corps et une partie de sa conscience, comme pour punir cet être lumineux et brillant qui n'était qu'intelligence, esprit, rigueur et don de soi.

Antoine était avant tout un repère ancré dans un sens inné du devoir, du respect de l'autre, du scrupule moral, de l'exigence absolue de la vérité intellectuelle.

Ce libéral viscéral était rigoureux sans jamais être rigoriste.

Compréhensif sans être complaisant ;

Brillant sans être péremptoire ;

Paternel sans être paternaliste ;

Sérieux sans être triste.

Antoine était de ces hommes politiques qu'inspirait à chaque instant une conception élevée de l'Etat.

Juriste de haut vol, académique scrupuleux et précis, capable d'assimiler rapidement les dossiers les plus pointus et d'en exploiter jusqu'aux détails les plus infimes pour renforcer les institutions.

Toute cette intelligence supérieure, ce savoir faire; ces immenses compétences, il les associait à une profonde et généreuse humanité.

Homme de devoir, Homme d'Etat, serviteur engagé et passionné de l'Etat de Droit, Antoine Duquesne a toujours répugné à se mettre en scène non par excessive timidité mais par une élégance retenue qui le caractérisait tellement.

Il assumait son travail avec précision, artisan obstiné à la recherche constante de la perfection.

Chez lui aucun laissez passer, aucune approximation, un soin méthodique à faire valoir la vérité la plus stricte.

Antoine était obstiné comme dans le dossier qui restera la plus grande œuvre de toute sa carrière.

Il était sans nul doute un des seuls hommes politiques de sa génération capable de mener à bien l'une des réformes politiques les plus difficiles de l'après guerre, la réforme des polices.

Il a réussi cette mission en se fondant sur un travail acharné, sur une connaissance approfondie, je dirais méticuleuse du dossier.

Il avait la conviction inaltérable qu'elle était vitale pour restaurer la confiance de nos concitoyens dans nos institutions qui avaient été si malmenées après l'affaire Dutroux.

Il a gagné ce défi exceptionnellement difficile sur tous les plans, foncièrement convaincu que seules des institutions qui fonctionnent et qui respectent les droits fondamentaux servent bien les citoyens et partant la démocratie.

Il a réussi parce que dans toutes les négociations qu'il a conduites comme dans la vie ordinaire il mettait un point d'honneur à écouter et à entendre toutes celles et tous ceux qui auraient la charge de la mettre en œuvre.

Il a investi dans cette réforme son immense talent, ses connaissances juridiques de haut niveau, sa créativité technique et politique.

Il avait une estime sincère pour ces serviteurs de l'Etat qui devaient exercer ces missions de police dans des conditions si souvent ingrates.

Il y a consacré une énergie titanesque.

J'ai du reste toujours eu le sentiment que cet effort intellectuel, physique et nerveux avait entamé durablement sa santé.

Comme Ministre de l'Éducation aussi, il avait surpris tout le monde en déclarant d'emblée qu'en tout premier lieu il ferait confiance aux enseignants, qu'il n'entendait pas associer son nom à un « xième » projet éducatif.

Il était conscient que l'enseignement avait besoin de stabilité et que les enseignants avaient besoin de reconnaissance.

Jean Gol, dont il était alors le Chef de cabinet, ne s'était pas trompé. Il avait été choisi parce qu'il fallait là et alors une personnalité rigoureuse, capable de reconstruire la confiance, de ramener la sérénité et de redonner une vision d'avenir basée sur des principes simples, forts, évidents comme le savoir, le savoir faire et le savoir être.

Lui, l'orphelin d'un père qu'il n'a malheureusement jamais eu le bonheur de connaître, connaissait plus que d'autres, l'importance d'une éducation de qualité pour les plus faibles.

C'est Antoine qui avait défini cette subtile distinction entre l'excellence et l'élitisme.

« Tout Antoine » était dans cette distinction fondamentale. Respect scrupuleux des potentialités de chacun, et refus têtu d'une classification présomptueuse de la nature humaine.

Mais au-delà de toutes ces qualités de meneur d'hommes et de décideur, Antoine était un homme chaleureux, un ami d'une fidélité totale, soutien indéfectiblement loyal dans les moments les plus durs.

Ni médisance,
Ni mot qui blesse,
Pas la moindre ironie vipérine,
Homme d'équilibre, d'harmonie; il vous disait ses impressions avec délicatesse,
et il distillait ses désaccords avec mesure.

J'ai personnellement souvent, très souvent, bénéficié de cette attitude amicale et fraternelle.

Ainsi, quand il voulait me signifier sa réticence face à certaines ardeurs ou à mes impatiences, il me disait finement : « Louis il faut donner du temps au temps. Une bonne idée ne vaut que si elle vient à son heure ».

L'unanimité des hommages qui sont venus de tous les horizons, politiques, syndicaux et médiatiques témoignent de l'immense respect dont il jouissait.

Elio di Rupo a dit « qu'il était un gentleman en politique. Je le remercie pour ce jugement. Il a raison.

Antoine a toujours respecté les opinions des autres sans renier en rien les siennes qu'il défendait avec une éloquence précise, concise, vigoureuse qui le caractérisait.

Brillant orateur, il pratiquait une sémantique claire, soucieuse de la justesse des mots.

Il connaissait à fond le pouvoir du verbe.

Jamais il n'a confondu la force de ses engagements avec le moindre dédain pour l'adversaire politique.

Respectueux de ce que chacun avait à apporter dans le débat d'idées.

Il inspirait l'estime pour la chose publique parce que pour lui le débat c'était d'abord un dialogue entre gens dignes.

Ses formidables qualités, il les avait exercées comme parlementaire européen au sein de la Commission des Libertés civiles. Il y a laissé le souvenir d'une voix experte et écoutée.

Il incarnait jusqu'à la perfection cette haute idée de la politique faite de correction et de vision.

Sa Majesté le Roi ne s'était pas trompé en le nommant Ministre d'Etat, cette distinction honorifique qui lui allait tellement bien.

Mais au-delà de cette carrière hors du commun, je veux surtout et avant tout me souvenir du compagnon de route, de l'ami.

J'ai rencontré Antoine pour la première fois au bureau national des jeunes libéraux. Il avait 25 ans, j'en avais 19.

C'était un jeune avocat prometteur qui animait avec brio nos réunions, forçant l'admiration des participants dont j'étais.

Nous étions tous très impressionnés par la profondeur de sa réflexion idéologique.

Il n'avait de cesse de justifier, d'expliquer, d'approfondir ses convictions libérales, ciselant son argumentation, réfutant avec intelligence et entraînant les autres avec cette ferveur propre à ceux qui portent un engagement si évident que cela ne peut conduire qu'à la passion.

Il nous expliquait à nous, qui étions un peu plus jeunes, que les libertés sans les moyens n'avaient aucun sens;

Que les libertés étaient indissociablement liées à la responsabilité individuelle et que sinon cela resterait un concept creux;

Que la liberté sans la perspective collective, cela n'était pas de l'individualisme vertueux mais que cela se réduisait à de l'égoïsme vulgaire.

Pour Antoine, philosophie et politique ne devaient former qu'une même discipline parce que c'est ainsi disait-il et seulement ainsi que l'on donne du sens et de l'éthique à l'acte politique et que l'on mesure ce qu'est la vocation de servir.

Antoine était un homme élégant physiquement, intellectuellement et moralement. Sous une apparence parfois stoïque il était en fait d'une sensibilité extrême.

Anne qu'il adorait le sait.

Mais ce qu'elle sait peut-être moins c'est qu'elle revenait souvent dans nos conversations d'hommes.

Il nous parlait d'elle et de son caractère avec cette tendresse amusée qui témoignait de son infinie affection.

Il entretenait avec elle, nous le savons, cette connivence amoureuse particulière, fondée à la fois sur l'évidence des sentiments partagés et sur la même vision des êtres et des choses de la vie.

Et Renaud, le fils adoré, sa fierté, sa part d'éternité.

Renaud, il scrutait avec amour, compréhension et sans doute parfois complaisance tout ce que tu faisais de bien et de bon.

Il savait ton intelligence, ta gentillesse et ta disponibilité.

Il appréciait ton inclination à méditer philosophiquement comme lui.

Avec ta maman, tu mérites notre reconnaissance de l'avoir tant de fois rendu heureux, de l'avoir accompagné si parfaitement tout au long de cette fin de vie douloureuse.

Antoine, tu vas nous laisser le souvenir d'un grand libéral.

Tu n'as jamais transigé ni avec nos valeurs, ni avec nos principes.

Tu les as toujours défendus avec vigueur, parfois jusqu'à l'épuisement. La liberté, le respect, la dignité, l'excellence, la loyauté, la fidélité et la gentillesse sont les mots qui traduisent toujours notre affection à ton égard.

Tu nous as donné l'exemple d'un homme d'Etat et d'un homme de bien. Sans concession et sans médiocrité.

Un homme d'une classe immense, au service d'une grande cause, celle d'une société plus juste, plus sûre, plus généreuse.

Antoine, tu es la fierté des libéraux, tu resteras à jamais l'une de nos plus belles consciences.